





*H. Roger sculp.*

qu'elles la consoleront bien-tôt. Enfin la petite Sancha fit tant par ses fauts, tantôt dansant, tantôt courant, qu'elle arriva à la maison ; & de si loin qu'elle crut pouvoir être entendue : Sortez, ma mère, forttez, s'écria-t-elle, voici un Monsieur qui apporte une lettre de mon père, & d'autres choses qui vous réjouiront. Au cri de la fille, Thérèse fortit avec sa quenouille, vêtue d'une cotte brune si courte qu'elle n'alloit pas à la moitié de ses jambes. C'étoit une femme qui avoit quelque quarante ans, mais robuste & agissante, & d'une humeur gaillarde. Qu'est-ce donc que cela, Sancha, dit-elle à sa fille; qui est ce Monsieur-là ? C'est le très-humble serviteur de Madame Thérèse Pança, répondit le Page. En disant cela il se jeta à bas, & mettant un genou en terre devant Madame Thérèse, il lui dit : Que j'aye l'honneur de vous baiser la main, ma très-honorée Dame, comme à l'unique & legitime épouse du Seigneur Don Sancho Pança, Gouverneur Souverain de l'Isle Barataria. Et si, si, Monsieur levez-vous, je vous en prie, dit Thérèse, je ne suis point une Madame, mais une pauvre païsane, fille d'un bûcheron, femme d'un Ecuyer errant, & non point d'un Gouverneur. Votre Seigneurie, repartit le Page est la très-digne femme d'un très-digne Gouverneur, & pour preuve de cela, Madame, lisez, s'il vous plaît, cette lettre.

LIVRE VII.  
CHAP. L.

& recevez ce présent. Il lui donna en même tems une lettre, & lui mit au cou la chaîne de corail, dont les grains étoient garnis d'or. Cette lettre, ajouta-t-il, est de Monsieur le Gouverneur, & cette autre que voici avec la chaîne, c'est Madame la Duchesse qui vous l'envoie.

Jamais Thérèse ne fut plus surprise, ni sa fille plus joyeuse. Par ma fi, dit la petite, vous verrez que Monsieur Don Quichotte, notre Maître, a donné à mon père le Gouvernement qu'il lui avoit si souvent promis. Vous avez raison, Mademoiselle, répondit le Page, c'est à la considération du Seigneur Don Quichotte, que le Seigneur Sancho est Gouverneur de l'Isle Barataria, comme vous verrez par cette lettre. Lisez-la-moi donc, mon Gentilhomme, dit Thérèse; je sçai bien filer, mais je ne sçai pas lire. Vraiment, ni moi non plus, ajouta Sancha; mais attendez, je trouverai bien qui la lira, ou Monsieur le Curé, ou le Bachelier Samson Carrasco, qui feront bien aises d'apprendre de si bonnes nouvelles de mon père. Il n'est pas besoin de faire venir personne, dit le Page; je ne sçai point filer, mais je ne laisse pas de sçavoir lire & écrire. Il la lut donc telle que Sancho, l'avoit fait voir à la Duchesse, & prenant celle qu'elle écrivoit à Thérèse; il lut ce que voici.

*Amie Thérèse, les bonnes qualitez de San-*

cho, votre mari, & son grand esprit m'ont obligé de demander pour lui à Monsieur le Duc, le Gouvernement d'une Isle de plusieurs que nous avons. J'apprens qu'il gouverne comme s'il n'avoit jamais fait autre chose, dont je suis fort contente, & Monsieur le Duc ne se lasse point de louer Dieu du bon choix qu'il a fait; car, comme vous sçavez, Madame Thérèse, il n'y a rien si difficile au monde que de trouver un bon Gouverneur, & Dieu veuille me rendre aussi bonne que Sancho. Ce Page vous rendra de ma part une chaîne de corail, dont les grains sont garnis d'or. Je voudrois, ma chere amie, que ce fût autant de perles orientales, mais qui donne du feu, ne voudroit pas te voir morte; j'espere qu'il viendra un tems que nous nous connoîtrons davantage, & que nous nous verrons. Je me recommande à la petite Sancha; dites lui de ma part qu'elle se tienne en joye, & que je la marierai à un grand Seigneur, lorsqu'elle y pensera le moins. On m'a dit ici que vous avez dans vos quartiers une belle espece de gland; envoyez m'en deux douzaines, le présent me sera considerable venant de vous, & écrivez-moi bien au long de votre santé, de l'état où vous êtes, & de tout ce qui vous regarde, & si vous avez besoin de quelque chose, vous n'avez qu'à le dire, vous serez servie à point nommé. Dieu vous tienne en sa garde. De notre maison un tel jour. Votre bonne amie, qui vous aime bien. La Duchesse.

LIVRE VII.  
CHAP. L.

Eh bon Dieu ! s'écria Thérèse, la bonne Dame que voilà, & qu'elle est humble ! je prie Dieu qu'on m'enterre avec de telles Dames, & non pas avec celles de notre village, qui parce qu'elles sont Dames, ne veulent seulement pas que le vent les touche, & vont à l'Eglise, pimpantes comme si c'étoit des Reines. Elles croiroient se faire grand tort si elles regardoient une païfane, & voilà Madame la Duchesse qui m'appelle son amie, & me traite comme si j'étois sa pareille : que je la puisse voir aussi haute élevée comme le plus haut clocher de la Manche. Pour ce qui est du gland qu'elle me demande, vous lui direz, Monsieur, que je lui en enverrai un demi boisseau, & elle verra elle-même s'il est beau & gros. Pour l'heure, Sancha ayez soin de ce Monsieur, & qu'on traite son cheval comme lui-même : cherche des œufs dans l'étable, & coupe du lard, & le traitons comme un Prince. Sa mine & les nouvelles qu'il nous apporte meritent bien qu'on lui fasse bonne chere ; en attendant, je m'en vais dire la joye que nous avons, à vos Voisines, à Monsieur le Curé, & à Maître Nicolas le Barbier, qui sont tant des amis de ton père. Allez, ma mère, répondit la petite, je ferai tout ce qu'il faut. Mais dites donc, vous me baillerez la moitié de votre collier au moins ; car je ne pense pas que Madame la Duchesse soit assez mal apprise pour l'en-

voyer à vous seule. Il fera bien tout entier pour toi, ma fille, dit Thérèse; ma fille laisse-le moi porter quelques jours, car cela me réjouit. Vous vous réjouirez bien davantage, dit le Page, quand je vous ferai voir le paquet que j'ai dans cette valise, qui est un habit d'étoffe verte, que Monsieur le Gouverneur a porté seulement une fois à la chasse, & il l'envoie tout entier à Mademoiselle Sancha. Le bon Dieu benisse mon père, dit la petite Sancha, & celui qui m'a apporté le présent. Thérèse sortit incontinent de chez elle le collier de corail au cou, & les lettres à la main, & rencontrant par hazard le Curé & Samson Carasco, elle se mit à danser & à sauter, en disant: En bonne foi, c'est à present que nous n'avons plus de pauvres parens, nous avons notre part des Gouvernemens aussi bien que les autres; & qu'elles y viennent à cette heure nous mépriser, les Demoiselles de village, elles trouveront à qui parler. Quelles folies sont-ce donc que ceci, Thérèse, dit le Curé? d'où vient cette grande joye, & quel papier avez-vous là? Il n'y a autre folie, répondit Thérèse, sinon que voilà des lettres de Duchesses & de Gouverneurs, & le chapelet que j'ai au cou, est de fin corail, les grains sont de bon or, & je suis Gouverneuse. Nous vous entendrons quand il plaira à Dieu, dit Carasco, mais pour l'heure il n'y a pas moyen

LIVRE VII.  
CHAP. L.

de deviner. Vous l'allez voir tout à l'heure, repartit Thérèse, lisez seulement ces lettres. Le Curé les lut tout haut, & lui & Samson étoient encore plus étonnez qu'auparavant, & n'y pouvoient rien comprendre. Carrasco demanda qui avoit apporté ces lettres? Venez vous-en à la maison, dit Thérèse, & vous verrez le Messager, qui est un jeune homme plus beau que le Curé, & qui m'apporte bien d'autres présents. Le Curé prit le Chapelet, & le considéra trois ou quatre fois, & reconnoissant qu'il étoit bon & de prix, il ne pouvoit revenir de son étonnement. Par l'habit que je porte, s'écria-t-il, je n'y comprends rien: le présent est bon & de conséquence; & voici une Duchesse qui demande du gland par sa lettre, comme si c'étoit une chose rare, & qu'elle n'en eût jamais vu. Effectivement cela est bizarre, dit Carrasco: mais allons voir le Messager, nous apprendrons ce que cela veut dire. Ils s'en allèrent avec Thérèse, qu'on eût dit que la joye avoit rendue fole, aux plaisantes choses qu'elle leur disoit. Ils virent en entrant le Page qui cribloit de l'avoine pour son cheval, & la petite Sancha qui coupoit du jambon pour en faire une omelette. Le Page leur parut de bonne mine, & en bon équipage, & s'étant saluez les uns & les autres, Carrasco lui demanda des nouvelles de Don Quichotte, & de Sancho, disant que les lettres qu'ils

venoient de lire, ne faisoient que les embarrasser, & qu'ils n'entendoient rien au Gouvernement de Sancho, & sur-tout à cette Isle qu'on lui avoit donnée, puisque toutes celles de la Méditerranée appartiennent au Roi d'Espagne. Messieurs, répondit le Page, il n'y a rien de plus vrai que le Seigneur Sancho est Gouverneur, mais que ce soit d'une Isle ou d'autre chose, je n'en dirai rien: en un mot, c'est une Ville de plus de mille habitans. Pour ce qui est du gland que Madame la Duchesse demande à une païsane, il ne faut point s'en étonner, elle n'est pas orgueilleuse & je l'ai vu une fois emprunter un peigne d'une de ses voisines. Les Dames d'Arragon, de quelque qualité qu'elles soient, ne font pas tant de façon que les Dames de Castille, & elles vivent bien plus familièrement avec tout le monde. Comme ils discouroient ainsi, la petite Sancha arriva avec des œufs dans le devant de sa robe, & dit au Page: Dites-moi, Monsieur, Monsieur mon père a-t-il ses chausses attachées avec des aiguillettes, depuis qu'il est Gouverneur? Je n'y ai pas pris garde, répondit le Page, mais il n'en faut pas douter. Eh bon Dieu! continua Sancha, que je serai aise de voir mon père avec des chausses retroussées, j'en ai toujours demandé à Dieu, depuis que je suis au monde. Allez, allez, vous l'y verrez bien-tôt, répondit le Page, & si le Gouverneur

LIVRE VII.  
CHAP. L.

vernement dure seulement deux mois, vous le verrez aussi marcher avec un parasol & des lunettes. Le Curé & le Bachelier voyoient bien que le Page se moquoit de la mère & de la fille; mais ils ne sçavoient que juger, après la riche chaîne & l'habit de chasse que Thérèse leur avoit déjà montré. Cependant ils rioient de bon cœur de la simplicité de Sancha. Mais ce fut bien pis quand Thérèse vint dire: Or ça, Monsieur le Curé, ne sçavez vous point ici quelqu'un qui aille à Madrid ou à Toledé, parce que je voudrois faire acheter un vertugadin à la mode pour moi: car en bonne foi je veux honorer le Gouvernement de mon mari en tout ce que je pourrai, & si je me fâche, je m'en irai à la Cour, & j'aurai un carrosse comme les autres: une femme qui a son mari Gouverneur, est bien en état d'en avoir un. Hé plût à Dieu, ma mère, ajouta Sancha, que ce fut tout à l'heure, quand ceux qui me verroient dedans, devroient dire: Regardez la donc, la fille de ce païsan, comme elle s'étend dans ce carrosse; ne diroit-on pas que c'est la Papesse Jeanne? Mais qu'ils en enragent, s'ils veulent, & qu'ils en disent ce qu'ils voudront, je me moque de toutes leurs causeries, pourvu que j'aie à mon aise. N'ai-je pas raison, ma mère? Vraiment oui, ma fille, répondit Thérèse, & mon mari me l'a toujours bien dit, que nous verrions venir le bon tems, jusqu'à  
me

me voir un jour Comtesse. Cela ne fait encore que commencer à venir; mais il n'y a que de commencer, & comme j'ai oui dire à ton père, qui sçait plus de proverbes qu'un Docteur: Si on te donne la vache, cours-y vite avec la corde, si on te donne un Gouvernement, prens-le moi tout à l'heure; & si on te donne une Comté, ne la laisse pas échaper: ce qui est bon à prendre est bon à rendre; & quand la fortune est à la porte, il faut lui ouvrir, sans la faire attendre. Et qu'ils disent, s'ils veulent, quand ils me verront passer; le lévrier s'est bien refait, j'ai vu qu'il avoit le ventre bien plat: qu'on dise tout ce qu'on voudra, dit Sancha, que m'importe, pourvu que je dîne?

En verité, dit le Curé, voyant ainsi parler la mère & la fille, je crois que toute cette race de Pança est venue au monde le ventre farci de proverbes; je n'en ai encore pas vû un seul qui n'en dise toujours une douzaine. Il est vrai, dit le Page, qu'ils ne coûtent guères à Monsieur le Gouverneur, il en entasse de toutes sortes, tant de bond que de volée: & il n'y a rien qui divertisse davantage Monsieur le Duc & Madame la Duchesse. Monsieur, dit Carrasco au Page, dites-moi, je vous prie sérieusement, ce que c'est que ce Gouvernement de Sancho, & quelle Duchesse il peut y avoir au monde qui écrive à sa femme & lui envoie des présens? Car quoi que nous voyions

LIVRE VII.  
CHAP. L.

les présens & les lettres, nous ne sçavons qu'en croire, sinon que c'est une de ces choses extraordinaires qui arrivent toujours au Seigneur Don Quichotte, & qu'il croit qui se font par enchantement. Pour ce qui est de moi, Messieurs, répondit le Page, tout ce que je vous puis dire, c'est qu'on m'a sérieusement envoyé ici avec ces lettres & ces présens; que le Seigneur Sancho Pança est effectivement Gouverneur, & que Monsieur le Duc mon Maître lui a donné ce Gouvernement, où il fait assurément des merveilles: s'il y a de l'enchantement à cela, c'est à vous à l'examiner, pour moi je n'en sçai pas davantage. Cela peut être ainsi, repartit Carrasco, mais vous me permettez bien d'en douter. Tant qu'il vous plaira, dit le Page, vous êtes le maître, mais je vous ai dit la vérité: & si vous voulez venir avec moi, vous le verrez de vos propres yeux. Moi, moi, j'irai, cria Sancha, prenez-moi en croupe sur votre monture, Monsieur, je serai bien aise d'aller voir Monsieur mon père. Les filles des Gouverneurs, repartit le Page, ne doivent point aller ainsi seules, mais en carrosse ou en litiere, avec quantité de gens qui les accompagnent. Holà, vraiment oui, dit Sancha, j'irai aussi-bien sur une jument, que dans un carrosse: vraiment vous l'avez bien trouvée vôtre délicate. Tais-toi, petite, dit Thérèse à sa fille, tu ne sçais ce

que tu dis, & ce Monsieur a raison: il y a tems & tems, quand c'étoit Sancho, c'étoit la petite Sancha, & quand c'est le Gouverneur, c'est Mademoiselle; & qu'il t'en souviene. Madame Thérèse dit fort bien, ajouta le Page, mais qu'on me donne, je vous prie, un morceau à manger, & que je m'en aille, car je prétens être de retour ce soir. Monsieur, dit le Curé, vous viendrez, s'il vous plaît, faire pénitence chez moi: Madame Thérèse a plus de bonne volonté que de moyen de bien traiter un homme de votre sorte. Le Page le remercia d'abord, mais il se rendit à la fin; & le Curé fut bien aisé de le pouvoir tenir en particulier pour apprendre de véritables nouvelles de Don Quichotte & de Sancho. Le Bachelier Carrasco offrit à Thérèse d'écrire ses réponses, mais elle ne voulut point qu'il se mêlât de ses affaires, le connoissant pour un moqueur: & elle s'adressa à un enfant de cœur, qui écrivit les deux lettres l'une pour la Duchesse, l'autre pour Sancho, qu'elle dicta elle-même.

## CHAPITRE LI.

*Suite du Gouvernement de Sancho Pança.*

**L**E Maître d'hôtel comme nous avons vu, étoit charmé de la fille de Diego

LIVRE VII.  
CHAP. LI.

de la Lana, & à tel point qu'il en passa la nuit sans dormir, toujours occupé à penser à la beauté de cette Demoiselle. Pour l'Intendant, il l'employa à écrire au Duc tout ce que faisoit & disoit Sancho. Le jour venu, Monsieur le Gouverneur se leva, & de l'ordonnance de Pedro Rezio, on le fit déjeuner d'un peu de conserve, & d'un verre d'eau fraîche, ce que Sancho eût donné de bon cœur pour un quartier de pain bis. Mais enfin n'ayant pas à choisir, il fit semblant d'être content de ce qu'on lui donnoit. Le Medecin lui disant que manger peu, & des choses délicates, reveille l'esprit; ce qui est nécessaire à ceux qui sont dans les charges d'importance, où l'on a bien plus besoin de présence d'esprit, que des forces du corps. Avec ces beaux raisonnemens, Sancho mourut de faim, & maudissoit en son ame & le Gouvernement, & celui qui le lui avoit donné. Il ne laissa pas cependant de donner audience ce jour-là; & le premier qui se présenta, ce fut un étranger qui proposa cette question: Monseigneur, une grande riviere sépare en deux les terres d'un même Seigneur: je supplie votre Excellence de m'écouter avec attention, car le fait est d'importance, & un peu difficile. Sur cette riviere il y a un pont, à un des bouts duquel est une potence, & tout auprès une petite maison, où il y a d'ordinaire quatre Juges établis pour faire obser-

ver la Loi du Seigneur de la terre, dont voilà la teneur : *Tout homme qui voudra passer d'un bout à l'autre de ce pont , doit , premièrement , affirmer par serment d'où il vient , & où il va : S'il dit la vérité , qu'on le laisse passer , & s'il jure faussement , qu'il soit pendu sans remission à ce gibet.* Cette loi étant scüe de tout le monde , ceux qui se présentoient pour passer étoient interrogés : on les faisoit jurer , s'ils disoient vrai , on les faisoit passer librement. Un jour il arriva , qu'après avoir pris le serment d'un homme , il dit qu'il venoit d'un certain endroit , & qu'il alloit mourir à cette potence. Les Juges examinèrent ce que venoit de dire cet homme , & ils disoient : Si nous le laissons aller , il fait un faux serment , & suivant la Loi il doit mourir ; mais si nous le faisons pendre , il aura dit vrai , & par la même Loi on doit le laisser passer. On vous demande, Monseigneur , ce que les Juges doivent faire de cet homme ; car ils en doutent encore à présent , sans pouvoir se déterminer ; ayant appris par le bruit public combien vous êtes clairvoyant dans les matieres les plus difficiles , ils m'ont envoyé vers vous, Monseigneur , pour vous supplier de dire votre sentiment sur une chose si embarrassante. Pour vous dire vrai , répondit Sancho , ceux qui vous envoient ici , auroient bien pû s'en passer ; je ne suis pas si subtil qu'ils pensent , & ce qui paroît un homme au de-

LIVRE VII.  
CHAP. LI.

hors, n'est bien souvent qu'une bête au dedans : néanmoins dites-moi encore une fois votre question, que je tâche de la bien entendre, peut-être qu'à force de viser, nous donnerons au but. L'autre recommença la question, & la proposa le plus clairement qu'il put, & Sancho ayant un peu rêvé; cet homme-là est un peu embarrassant, dit-il, que ne passoit-il d'un autre côté? il me semble pourtant continua-t-il, qu'on peut éclaircir cela en deux mots, & voici comment: Cet homme jure qu'il va mourir à cette potence, & s'il y meurt, il a dit vrai; or en disant vrai, par la Loi on doit le laisser passer le pont; & si on ne le pend point, il a menti, & il doit être pendu, n'est-ce pas cela? Vous l'entendez admirablement, Monseigneur, répondit l'étranger, & voilà entièrement le fait. Voici donc ce qu'il faut faire, dit Sancho, il faut laisser passer la partie de l'homme qui a dit vrai, & pendre celle qui a menti; de cette forte la loi sera pleinement accomplie jusques à un mot. Mais Monseigneur, repartit l'étranger, il faudroit donc séparer cet homme en deux parties, & cela ne se pouvant faire sans qu'il meure, la question ne sera pas vidée. Ecoutez, Monsieur, repliqua Sancho, ce passant que vous dites, ou je suis un sot, ou il y a autant de raison de le laisser vivre que de le faire mourir, parce que si le mensonge le condamne, la vérité le sauve : ainsi donc,

je suis d'avis que vous disiez à ces Messieurs qui vous ont envoyé, que puisqu'il est aussi raisonnable de l'absoudre que de le condamner, ils le laissent aller; car on loue toujours plus les Juges d'être doux que d'être rigoureux. Et cela, je le signerois de ma main, si je sçavois signer; & je veux bien vous apprendre que je ne le dis pas de ma tête, mais je me suis souvenu d'une chose que Monseigneur Don Quichotte me dit entre plusieurs autres, la nuit avant que je partisse pour venir gouverner cette Isle, qui est, que quand je trouverois un cas douteux, que je fisse miséricorde, & Dieu a voulu que je m'en suis ressouvenu ici tout à propos. Monseigneur, dit l'Intendant, ce jugement est si équitable, que ceux qui ont fait les Loix, n'en sçauroient donner un meilleur. En voilà assez s'il vous plaît, pour l'audience de ce matin, il n'est pas juste qu'on vous fatigue si fort dans les commencemens, & je m'en vais donner ordre à vous faire bien dîner. Cela est bon dit Sancho, qu'on me nourrisse bien, & qu'on me fasse question sur question; si je ne vous les éclaircis comme un crible, dites que je suis une bête. L'Intendant accomplit sa parole, faisant conscience de laisser mourir de faim un Gouverneur de cette importance, & un Juge si éclairé; outre qu'il avoit envie de jouer la nuit suivante le dernier tour qu'on avoit préparé à Sancho, suivant l'ordre qu'il en

LIVRE VII.  
CHAP. LI.

avoit eu de son Maître. Sancho ayant fort bien dîné ce jour-là , en dépit des Aphorismes du Docteur Tirtea-Fuera , un courrier entra dans la sale & lui donna une lettre de la part de Don Quichotte. Sancho ordonna au Secrétaire de la voir & de la lire tout bas , pour voir s'il n'y avoit rien de secret. Le Secrétaire l'ayant regardée , dit que non seulement on la pouvoit lire devant tout le monde , mais qu'elle devoit être gravée en lettre d'or : & il lut ce qui suit.

Lettre de Don Quichotte de la Manche à Sancho Pança , Gouverneur de l'Isle de Barataria.

*Dans le tems que je craignois d'apprendre des nouvelles de ta négligence & de tes sottises , ami Sancho , je n'entens parler que de tes soins & de ta prudence , dont je rends mille graces au Ciel , qui sçait élever les pauvres de la poussiere , & faire d'habiles gens de ceux qui ont le moins d'esprit. On me dit que tu gouvernes ton Isle en honnête homme , & cependant qu'il y a toujours quelque chose de bas dans ta maniere. Il est bon que tu sçaches , Sancho , qu'il est souvent nécessaire , pour soutenir l'autorité de sa charge , de s'élever au dessus de sa condition. Ceux que la fortune a fait monter à des emplois considérables , doivent se regler pour leur personne & en toutes choses suivant la dignité de leurs charges , & non*

pas suivant les inclinations que leur donne la bassesse de leur naissance. Mets toi bien & proprement ; car un pilier façonné & ajusté ne paroît plus un pilier. Je ne dis pas que tu te couvres de dentelles & de broderie , & qu'étant fuge , tu t'habilles en Courtisan ; mais sans t'écarter de ta profession , tiens-toi toujours propre & en bon équipage. Il y a deux choses que tu dois particulièrement faire pour gagner le cœur du peuple que tu gouvernes : la première , de vivre honnêtement avec tout le monde , ce que je t'ai déjà dit une autre fois ; & l'autre d'entretenir toujours l'abondance dans ton Isle , n'y ayant rien qui fasse tant murmurer le peuple , ni qui le porte si fort à la révolte , que la misère & la cherté des vivres.

Ne t'amuse point à faire tous les jours des Ordonnances , & quand tu en feras , qu'elles soient justes , & qu'on les suive exactement. Car les Loix qui ne sont point suivies , sont comme si elles n'étoient pas Loix : au contraire elles font dire , que ceux qui ont eu l'esprit de les inventer , n'ont pas eu l'adresse ni la force de les établir. Et sur-tout les Loix sévères qu'on ne sçait pas faire exécuter , deviennent comme la poutre qu'on donna pour Roi aux Grenouilles ; d'abord elles en étoient épouvantées , mais n'y voyant ni valeur ni force , elles la méprisèrent , & sautoient dessus en se moquant.

Récompense la vertu , & châtie les vices ; ne sois ni toujours rigoureux , ni toujours dé-

**LIVRE VII.** *bonnaire ; choisis le milieu entre deux choses si*  
**CHAP. LI.** *opposées ; c'est en cela que consiste la prudence.*  
*Visite les prisons, les boucheries, & les mar-*  
*chés publics ; c'est-là particulièrement que l'œil*  
*du Gouverneur est nécessaire, car si la police*  
*n'est bien observée, ce n'est plus que confusion*  
*& que désordre. Console les prisonniers qui*  
*sont dans l'attente du supplice : & regarde si*  
*la faveur ou la haine ne font point relâcher*  
*le scélérat, & persécuter l'innocent. Regle les*  
*poids & les mesures, & te rends redoutable*  
*par des châtimens exemplaires à tous ceux qui*  
*vont contre la Loi publique.*

*Ne parois jamais quand tu le serois naturel-*  
*lement, ce que je ne veux pas croire, avare,*  
*ambitieux, débauché pour les femmes, ni pour*  
*le vin, car dès que le peuple t'aura remarqué*  
*des inclinations si mauvaises, il ne manquera*  
*pas de te tendre des pièges que tu auras de la*  
*peine à éviter, & ta passion sera ta perte.*

*Lis & relis incessamment, & considère avec*  
*attention les conseils que je te donnai par écrit,*  
*avant que tu allas dans ton Gouvernement ; &*  
*si tu t'en sers bien, tu verras de quel soulage-*  
*ment ils sont dans les difficultés qui se présen-*  
*tent à toute heure dans une charge si épineuse.*  
*Ecris à tes Maîtres, & ne perds point l'occa-*  
*sion de leur témoigner de la reconnoissance ;*  
*l'ingratitude est une marque d'orgueil, & le*  
*plus injuste de tous les vices ; & celui qui re-*  
*connoît le bien qu'on lui a fait, témoigne qu'il*  
*ne sera pas ingrat envers Dieu, qui lui fait*

des graces continuelles. Madame la Duchesse a envoyé un homme exprès à ta femme pour lui porter ton habit , & un présent qu'elle lui fait, & nous attendons l'heure d'en voir la réponse.

J'ai été un peu indisposé de certaines égratignures au nez & au visage , mais ce n'a pas été grand'-chose : dans le même tems qu'il y a des Enchanteurs qui m'en veulent , il y en a d'autres qui me défendent. Mande-moi si tu crois toujours que l'Intendant , qui est auprès de toi , ait quelque chose de commun avec la Trifaldi , & donne-moi généralement avis de tout ce qui se passe à l'égard de ton Gouvernement , & de ta personne , puisqu'on en peut avoir des nouvelles à toute heure. Entre nous , je pense à quitter cette vie oisive que je fais ici , elle ne m'accommode nullement , & je ne suis pas né pour cela. Je me suis engagé dans une affaire que je crains bien qu'elle ne me brouille avec Monsieur le Duc ; mais je ne sçaurois qu'y faire , quelque déplaisir que j'en aye ; car après tout , quoique je leur puisse devoir , je dois encore plus à ma profession ; & comme on a accoutumé de dire , amicus Plato , sed magis amica veritas. Je ne crains pas de te dire ces trois ou quatre mots de latin , parce que je m'imagine bien que depuis que tu es Gouverneur , tu n'auras pas manqué de l'apprendre. Je te recommande à Dieu , & le supplie de te garder de toute sorte de déplaisir.

Ton ami Don Quichotte de la  
Manché, Chevalier des Lions.

LIVRE VII.  
CHAP. LI.

Cette Lettre fut trouvée admirable & de bon sens ; & Sancho l'ayant bien écoutée, il se leva de table , & s'alla renfermer dans sa chambre avec son Secrétaire , à qui il dit qu'il vouloit faire réponse sur le champ , & qu'il lui écrivît tout ce qu'il lui alloit dire, fans ajouter ni diminuer. Et voici ce qu'il lui dicta.

Lettre de Sancho Pança à Don Quichotte de la Manche.

**L'**Occupation que me baillent mes affaires , est si grande , que je n'ai pas loisir de me grater la tête , ni seulement de me rogner les ongles ; aussi les ai-je si longs , qu'il n'y a que Dieu qui y puisse remédier. Je vous dis cela , Monsieur mon cher Maître , afin que vous ne vous étonniez pas de ce que je ne vous ai encore point donné avis si je me trouve bien ou mal de ce Gouvernement. Je ne sçai comment sont faits les autres ; mais s'il en faut dire la vérité , je souffre encore plus de faim , que quand nous allions autrefois par les forêts & les déserts.

Monseigneur le Duc m'écrivit il y a deux jours , pour m'avertir qu'il est entré dans cette Isle certains Espions qui ont dessein de me tuer. Jusqu'ici ils ne l'ont pas encore fait , que je sçache , & je n'en ai sçû découvrir pas un , si ce n'est un certain Docteur , qui est entre-tenu du Village pour tuer tous les Gouverneurs

qui viennent. Il s'appelle le Docteur Pedro Rezio, & né natif de Tirtea Fuera. Que votre Seigneurie regarde quel nom voilà, & si je n'ai pas raison de craindre de tomber entre ses mains. Ce Docteur dit lui-même qu'il ne guérit point le mal quand on l'a ; mais qu'il l'empêche de venir par ses medecines, qui sont diette sur diette, jusqu'à rendre un homme plus sec que du bois, comme si la foiblesse n'étoit pas pire que la fièvre. Enfin il me tue & me fait mourir de faim, & moi, je m'en vais mourant d'ennui de ce que m'étant imaginé, quand je vins dans le Gouvernement, que j'y virois tomber les allouettes toutes roties, & que je me délasserois sur la plume entre des draps d'Hollande, j'y suis venu faire pénitence comme un hermite : comme je ne la fais qu'en enrageant, j'ai bien peur à la fin que le diable n'en profite, & ne m'emporte décharné comme une esquetelette.

Jusqu'à présent je n'ai encore touché ni gages, ni fait d'impôts ; & je ne sçauois deviner pourquoi, car on m'a dit ici, que les habitans du lieu donnent ou prêtent de grandes sommes de deniers aux Gouverneurs avant qu'ils entrent dans l'Isle, & que c'est aussi la coutume des autres Gouverneurs.

Une de ces nuits faisant la ronde, je pris une jeune Demoiselle, belle à ravir, en habit de garçon, & son frere en habit de femme. Mon Maitre d'hôtel devint sur le champ amoureux de la fille, & il la choisit dans son ima-

LIVRE VII.  
CHAP. LI.

gination pour sa femme, à ce qu'il nous a dit ;  
 & pour moi , j'ai résolu de faire mon gendre  
 du garçon , & aujourd'hui moi & le Maître  
 d'hôtel en communiquerons avec le père , qui  
 est un certain Diego de Lana , des vieux Chré-  
 tiens , & Gentilhomme , si jamais il en fut.

Je visite les marchés & les places publiques,  
 comme vous me l'avez conseillée , & hier je pen-  
 se .... oui , ce fut hier , je trouvai une reven-  
 deuse qui vendoit des noisettes nouvelles , & je  
 découvris qu'elle avoit mêlé parmi un boisseau  
 de vieilles : je confisquai toute la marchandise  
 au profit des enfans de la doctrine , qui les sçau-  
 ront bien choisir ; & puis , je lui deffendis  
 d'entrer de quinze jours dans le marché , & on  
 m'a dit que j'avois fort bien fait. J'ai encore  
 à vous dire que l'on tient dans cette Ville ,  
 qu'il n'y a pas de plus méchantes Nations , que  
 ces créatures qui vendent au marché , car elles  
 sont toutes effrontées , menteuses , & sans foi  
 ni loi , & pour moi , je le crois bien aussi ,  
 car je les ai vues par tout de même.

Je suis bien content de ce que Madame la  
 Duchesse a écrit à Thérèse , & lui a envoyé  
 le présent que vous dites , & j'employerai le  
 verd & le sec en tems & lieu pour lui faire  
 voir que je ne suis pas ingrat. Baisez lui les  
 mains de ma part , & lui dites que le bien  
 qu'elle m'a fait n'est point tombé en mains de  
 More.

Je voudrois bien que votre Seigneurie n'eût  
 rien à démêler avec Monsieur le Duc & Ma-

dame la Duchesse, Messeigneurs & Maîtres ; car si vous venez à vous fâcher les uns contre les autres, tout cela retombera sur moi ; & ce ne sera pas trop bien fait à vous, qui me conseillez d'être reconnoissant, de ne l'être pas vous-même envers des personnes qui vous ont si bien reçu & régaté dans leur château. Pour ce qui est de vos égratignures, je ne sçai pas ce que vous voulez dire ; mais je m'imagine bien que c'est quelque'une des diableries que les malins Enchanteurs ont accoutumé de vous faire ; vous me direz ce qui en est quand nous nous verrons. Je voudrois bien vous envoyer quelque chose de ce païs-ci, mais je ne sçai quoi, si ce n'est des canons de seringue, qu'on y fait à merveille, avec des bouteilles de verre dont on y est fort curieux : si pourtant le Gouvernement dure, je sçaurai bien que vous envoyer, ou casque ou rondache. Si Thérèse Pança ma femme m'écrit, payez le port, & m'envoyez vite la lettre, car je meurs d'envie de sçavoir comment on se porte chez nous. Je prie Dieu qu'il vous délivre des malins Enchanteurs, & moi qu'il me tire sain & sauf de ce Gouvernement, dont je doute fort de la maniere que le Docteur Rezio me gouverne.

Le très-humble serviteur de  
votre Seigneurie, Sancho  
Pança, le Gouverneur.

De mon Isle le même jour que je vous écris.

LIVRE VII.  
CHAP. LI.

Le Secrétaire cacheta la lettre, & fit partir le courrier ; cependant ceux qui étoient-là de la part du Duc, résolurent de mettre fin au Gouvernement de Sancho ; & lui passa l'après-dînée à faire des ordonnances pour la police, & touchant le Gouvernement de son Isle. Il défendit de tenir cabaret, mais il permit de faire venir du vin de quel côté on voudroit, pourvu qu'on déclarât d'où il étoit, afin qu'on y pût mettre le prix suivant la bonté & l'estime qu'on faisoit du crû ; ordonnant que celui qui mêleroit de l'eau, ou le diroit d'un autre endroit, seroit condamné à la mort. Il modéra le prix de toute sorte de chauffûres, & principalement celui des fouliers, qui lui sembloit excessif. Il taxa les gages des valets, à qui il trouvoit qu'on donnoit trop. Il y eut de grandes peines contre ceux qui chanteroient publiquement des chansons trop libres. Il défendit qu'aucun aveugle se mêlât de chanter des miracles dans leurs chansons, à moins de produire des témoins authentiques de la vérité du miracle ; car il sembloit que la plûpart étoient inventés, & faisoient tort aux véritables. Il créa un Archer des pauvres, non pas pour les chasser, mais pour examiner s'ils l'étoient véritablement, parce qu'en feignant d'être estropiés, ou de tomber du haut-mal, on ne voyoit que des coupeurs de bourse, & des yvrognes ; En un mot il fit des ordonnances

nances si équitables & si utiles, qu'on les observe encore aujourd'hui dans ce lieu-là, & on les appelle les *Constitutions du grand Gouverneur Sancho Pança.*

LIVRE VII.  
CHAP. LII.

---

## CHAPITRE LII.

*Avanture de la seconde Doloride, autrement la Dame Rodrigue.*

**D**ON QUICHOTTE guéri de ses égratignures, & ennuyé de la vie qu'il menoit dans ce château, vie trop oisive, & indigne de la profession d'un véritable Chevalier errant, se résolut de prendre congé du Duc & de la Duchesse, & de s'en aller à Sarragosse, pour se trouver au tournoi qui s'y devoit faire, & dont il prétendoit remporter tout l'honneur avec les harnois, qui est d'ordinaire le prix de ces joûtes. Comme il étoit à table avec le Duc, dans la résolution de lui témoigner son dessein, & qu'il avoit même déjà commencé à faire un compliment sur ce sujet, on vit entrer deux femmes toutes couvertes de deuil, dont l'une se jeta aux pieds de notre Chevalier, & les lui baissant, pouffoit de si profonds soupirs, qu'il sembloit qu'elle allât expirer de douleur. Il n'y avoit personne qui ne fût étonné de ce spectacle; & quoique le Duc & la Duchesse s'imaginassent que c'é-

LIVRE VII.  
CHAP. LII.

toit quelque nouveau tour que les gens vouloient jouer à Don Quichotte , néanmoins il paroiffoit une affliction fi naturelle dans l'âction de cette femme , qu'ils ne ſçavoient qu'en penſer , & ils n'étoient guères moins ſurpris que les autres. Don Quichotte touché de compaſſion , & courtois comme nous le connoiſſons , fit relever cette affligée , & l'ayant priée d'ôter ſon voile , elle fit voir un viſage tout mouillé de larmes , dans lequel on reconnut tous les traits de la vénérable Rodrigue , Dame d'honneur de la Duchefſe , comme ce l'étoit effectivement : Et on vit auffi que celle qui l'accompagnoit étoit ſa fille , celle que le fils du riche laboureur avoit abuſée. Cette vue redoubla l'étonnement de tout le monde , & particulièrement du Duc & de la Duchefſe ; car quoiqu'ils conuſſent Rodrigue pour une créature ſimple juſqu'à la ſottiſe , ils ne pouvoient pourtant ſ'imaginer qu'elle portât la ſimplicité juſqu'à faire des extravagances. Enfin la Dame Rodrigue ſe tourna du côté du Duc & de la Duchefſe , & après leur avoir fait une profonde révérence : Je ſupplie très - humblement vos Excellences , dit-elle , de me donner permiffion de m'entretenir un peu avec ce Chevalier , parce que j'ai beſoin de lui pour fortir à mon honneur d'un embarras où m'a mis l'inſolence d'un méchant païſan. Vous le pouvez , lui répondit le Duc ; & vous n'a-

vez qu'à dire au Seigneur Don Quichotte tout ce que vous voudrez. Alors la Dame Rodrigue s'adressant à Don Quichotte : Il y a quelques jours, dit-elle, valeureux Chevalier, que je vous ai raconté la trahison qu'un malheureux garçon a faite à ma chere fille, qui est cette misérable que vous voyez-là présente; & vous me promîtes de prendre sa défense, & de redresser le tort qu'on lui a fait. Mais j'ai appris aujourd'hui que vous voulez sortir de ce Château, & aller à vos aventures, que je prie Dieu de vous donner bonnes, par sa sainte miséricorde: & je voudrois bien, avant que vous vous missiez en chemin, que vous voulussiez défier ce gros animal, & que vous le contraignissiez de se marier avec ma fille, pour accomplir la promesse qu'il lui a faite avant qu'il eût eu rien d'elle. Car de penser que Monseigneur le Duc me fasse justice, je suis bien assurée que non, pour la raison que je vous ai déjà dite. Voilà, Monsieur le Chevalier, ce que j'avois à vous dire, Dieu vous donne prospérité, & à nous sa protection. Don Quichotte avec une gravité digne de sa profession, répondit de la sorte: Ma chere Dame, essuyez vos larmes, & faites trêves à vos soupirs. Je me charge de faire faire raison à votre fille, qui auroit sans doute mieux fait de ne croire pas si légèrement aux sermens des Amans, qui sont d'ordinaire légers à promettre, & tiennent rarement leur

LIVRE VII.  
CHAP. LII.

parole. Mais enfin le mal étant fait, il faut penser aux remèdes ; & je vous promets, avec la permission de Monseigneur le Duc, d'aller incessamment chercher ce téméraire jeune homme. Je le trouverai, le desferai, & vous en rendrai bon compte, & s'il est assez insolent pour refuser l'accomplissement de sa parole, je vous le mets entre les mains pour en faire ce qu'il vous plaira : car le principal point de ma profession est de châtier les insolens & de pardonner aux humbles, de donner du secours aux affligés, & de détruire l'injustice. Il ne sera pas besoin, Seigneur Chevalier, répondit le Duc, que vous vous mettiez en peine de chercher le païsan, dont se plaint cette Dame, & vous n'avez que faire non plus de me demander permission de le défier, je vous le donne pour défié, & je me charge de lui faire sçavoir votre cartel, & de le lui faire accepter. Il viendra ici répondre pour lui-même, & je vous donnerai à tous deux le champ libre, & toute forte de sûreté, observant toutes les conditions accoutumées en de semblables occasions, & faisant à chacun une égale justice, comme sont obligés tous Princes qui donnent le champ de bataille dans leurs Etats. Avec l'assurance que me donne Votre Grandeur, repartit Don Quichotte, je renonce pour l'heure aux droits de la Noblesse, & de la Chevalerie pour me rabaisser jusqu'à la condition de l'offenseur :

je me rens son égal, & le rens égal à moi, afin qu'il soit en état de mesurer sa lance avec la mienne. Ainsi donc tout absent qu'il est, je le défie comme traître, pour avoir abusé cette Demoiselle, & lui avoir ravi l'honneur ; & il accomplira la parole qu'il lui a donnée d'être son mari, ou il le payera de son sang & de sa vie. En même tems tirant un de ses gands, il le jetta au milieu de la Sale, & le Duc le releva, disant qu'il acceptoit le défi au nom de son vassal, & qu'il assignoit le terme du combat au sixième jour suivant, & pour champ de bataille la cour du château, avec les armes ordinaires des Chevaliers, la lance & l'écu, le harnois à l'épreuve, & tout ce qui s'enfuit, sans fraude ni supercherie, & après la visite faite par les Juges du camp. Mais, continua le Duc, avant toutes choses il faut sçavoir si la mere & la fille mettent leurs intérêts entre les mains du Seigneur Don Quichotte de la Manche, car autrement il n'y a défi qui tienne. Oui, je les y mets, dit la vieille Rodrigue : & moi aussi ajouta la fille toute éplorée & pleine de confusion. Toutes ces précautions prises, on arrêta, comme nous avons dit, le jour, & les Dames complaignantes se retirèrent. La Duchesse ordonna qu'on ne les traitât plus dorénavant comme domestiques ; mais en Dames aventurieres qui venoient demander justice dans sa maison. Ainsi on leur donna

LIVRE VII.  
CHAP. LII.

un autre appartement dans le château, où elles furent servies comme étrangères, au grand étonnement de toutes les autres, qui ne sçavoient à quoi aboutiroit l'indiscrétion de ces créatures.

Sur la fin du dîner, pour achever la fête, entra le Page qui avoit porté le présent à Thérèse Pança, femme de notre illustre Gouverneur. Le Duc lui demanda avec empressement le succès de son voyage, & il répondit qu'il avoit beaucoup de choses à dire, & qu'y en ayant qui méritoient le secret, il supplioit leurs Excellences qu'il les en pût entretenir en particulier. Si bien que le Duc ayant fait sortir la plupart de ses gens, le Page mit deux lettres entre les mains de la Duchesse, une pour elle, & l'autre pour Sancho, avec cette suscription. *A mon Mari Sancho Pança, Gouverneur de l'Isle Barataria, à qui Dieu doit bonne vie & longue.* La Duchesse ne se donna pas un moment de patience, elle ouvrit aussi-tôt sa lettre: & voyant qu'elle pouvoit être lue devant tout le monde, elle lut tout haut ce qui suit.

Lettre de Thérèse Pança à la Duchesse.

**M**A bonne Dame j'ai reçu un grand contentement de la lettre que votre Grandeur m'a écrite, & en bonne foi je la souhaitois tant que rien plus. Le chapelet de corail est beau & bon, l'habillement de chasse de mon mari ne l'empire point. Tout notre village

est en joye de ce que vous avez fait mon mari Gouverneur, encore qu'ils en doutent pourtant, principalement Monsieur le Curé, Maitre Nicolas notre Barbier, & le Bachelier Samson Carrasco; mais pour moi, je ne me soucie gueres qu'ils le croient, ou qu'ils ne le croient pas, pourvu que cela soit comme je sçai qu'il est. Je ne l'aurois pas cru non plus que les autres, s'il en faut dire la vérité, à moins que de voir le collier de corail & l'habillement de chasse; car tous les habitans de ce village tiennent mon mari pour un benêt, & disent qu'un homme qui n'a jamais gouverné que des chevres, ne sçauroit bien gouverner autre chose? mais qui Dieu aide est bien aidé. Il faut que je vous dise, ma chere Dame, que j'ai résolu de m'en aller un de ces jours à la Cour en carrosse, pour faire enrager les envieux, & leur fermer la bouche. Et je vous prie pour cela de demander à mon mari qu'il m'envoye promptement de l'argent, & en bonne quantité, parce que la dépense est grande à la Cour, car un pain coute une reale, la viande plus de quatre sols la livre, suivant le taux; & s'il ne veut pas que j'y aille, qu'il me le mande bien-tôt; car les pieds me démangent de me mettre en chemin, & mes voisines me disent que si je m'en vais à la Cour avec mes enfans & en grand' pompe, on connoitra mon mari par moi, plutôt que moi par lui, parce que tout le monde demandera qui sont les Dames du carrosse, & mon cocher répondra: La femme & la fille de Sancho Pança,

LIVRE VII.  
CHAP. LII.

Gouverneur de l'Isle Barataria. De cette façon, mon mari sera connu, & moi estimée par tout, & jusqu'à Rome. Je suis fâchée à mourir de ce que le gland n'a pas bien donné cette année dans notre village; je vous envoie pourtant environ demi boisseau, que j'ai ramassé moi-même un à un dans la montagne. Ce n'est pas ma faute, s'il n'est gros comme des œufs d'autruche. Je vous prie que votre Grandeur ne s'oublie pas de m'écrire, je ne manquerai pas de vous faire aussi-tôt réponse, & de vous donner avis de ma santé & de tout ce qui se passe dans le village. Sancho mon fils & la petite Sancha vous baissent les mains, Dieu vous conserve ma bonne Dame.

*Celle qui a plus d'envie de vous voir que de vous écrire. Votre affectionnée Servante,  
Thérèse Pança femme de Sancho Gouverneur.*

La lettre donna beaucoup de plaisir à la compagnie, & la Duchesse ayant demandé à Don Quichotte, s'il croyoit qu'il n'y eût point de mal d'ouvrir celle que Thérèse écrivoit à son mari, il l'ouvrit aussi-tôt lui-même, & lut ce qui suit.

Lettre de  
Thérèse  
Pança à  
Sancho,  
son mari.

J'ai reçu ta lettre, mon cher ami Sancho de mon ame, & je promets qu'il ne s'en est pas falu deux doigts que je n'en sois devenue fole de joye. Vois-tu, mon enfant, quand j'entendis que tu étois Gouverneur, je faillis à ton-

à tomber roide morte, tant j'étois transportée; car tu as bien oui dire que la joye fait mourir aussi bien que la tristesse. Notre petite Sancha étoit si hors d'elle-même, qu'elle ne pouvoit se tenir en place. J'avois devant moi l'habillement que tu m'as envoyé, & le collier de corail de Madame la Duchesse à mon cou, je tenois les lettres à la main, & le Messager étoit présent, & si ce nonobstant je m'imaginerois que ce fût un songe que tout ce que je voyois, & ce que je touchois. Car qui auroit jamais crû qu'un gardeur de chevres pût devenir Gouverneur d'Isle? Tu sçais bien ce que disoit ma défunte mere, & elle avoit raison, qui vit beaucoup, voit beaucoup: Je le dis, mon ami, parce que j'espere de voir davantage, si je vis plus long-tems, & je ne serai point contente que je ne te voye Fermier ou Receveur; & encore qu'on dise que ce sont des Offices qui appartiennent au diable, toujours font-ils venir de l'eau au moulin. Madame la Duchesse te dira que j'ai envie d'aller à la Cour; regarde si cela est à propos, & me mande ta volonté, car j'irai en carrosse pour ne te point faire de deshonneur. Le Curé, le Barbier, le Bachelier, & jusqu'au Sacristain même ne peuvent croire que tu sois Gouverneur, & disent que tout cela est folie, ou enchantement, comme tout ce qui arrive à ton Maître, & Samson dit qu'il veut t'aller chercher, & t'ôter le Gouvernement de la tête, & à Monsieur Don

LIVRE VII.  
CHAP. LII.

Quichotte la folie qu'il a dans sa cervelle. Pour moi, je ne fais que m'en rire, en considérant mon collier de corail; & je ne songe qu'à l'habit que je veux faire à notre fille de celui que tu m'as envoyé. F'envoye du gland à Madame la Duchesse, & je voudrois qu'il fût d'or; toi envoyes-moi quelques colliers de perles, si on en porte dans ton Isle. Les nouvelles de ce village sont, la Berruca a marié sa fille avec un peintre de bale, qui étoit venu ici pour peindre tout ce qu'il rencontreroit. Messieurs les Marguilliers lui ont commandé de peindre les armoiries du Roi sur les portes de notre bourg; il a demandé deux ducats pour la besogne; ils les lui ont baillés par ayance. Il a travaillé huit jours, & au bout de cela il n'en a pu venir à bout, & a dit pour excuses qu'il ne s'amusoit point à peindre des babioles; il a rendu l'argent, & puis il s'est marié en Maître du métier: il est vrai que depuis il a pris la bêche; & il va tous les jours aux champs. Le fils de Pierre de Lobo se veut faire Prêtre, il porte déjà une soutane & la couronne. Minguilla l'a sçu, la petite fille de Mingo Silvato, & elle le va mettre en procès, parce qu'il lui a donné parole de l'épouser: les mauvaises langues disent qu'elle est enceinte de son fait, mais lui le nie fort & ferme. Il n'y a point d'olives cette année, & on ne sçauroit trouver une goutte de vinaigre dans tout le village, quand on en donneroit dix sols. Il a passé ici une compa-

gnie de gens de guerre, & ils ont emmené avec eux trois filles du village; je ne te les veux pas nommer parce qu'elles reviendront peut-être; & il ne manquera pas de gens qui les épouseront, car tout le monde n'est pas dégoûté. Notre petite travaille à faire du rezeau, & elle a tous les jours deux carolus de reste, qu'elle met dans une bourse, pour aider à s'habiller le jour de ses noces: mais à cette heure, que tu es Gouverneur, elle n'a qu'à se reposer; tu ne la laisseras manquer de rien. La fontaine de la place ne vient plus, & le tonnerre a tombé sur la potence; je voudrois qu'il en eût fait autant par tout. J'attendrai ta réponse sur mon voyage à la Cour. Dieu te donne bonne vie & longue, je veux dire autant qu'à moi; car je ne voudrois pas te laisser sans moi dans le monde.

Ta femme Thérèse Pança.

Les Lettres divertirent fort le Duc & sa compagnie; & pour comble de plaisir, on vit entrer en même tems le courrier qui apportoit à Don Quichotte la lettre de Sancho, qui fut lue devant tout le monde, & fit presque douter de la folie du Gouverneur. La Duchesse s'alla renfermer avec le Page, qui avoit été voir Thérèse Pança, & lui fit tout compter jusqu'à la moindre circonstance, dont elle rit comme une fole. Le Page lui présenta le gland, & un fro-

LIVRE VII.  
CHAP. LII.

mage que Thérèse lui envoyoit par présent, comme une chose exquise, & bien meilleure que ceux de Tronchon. Il est tems de retourner à Sancho, la fleur & le miroir de tous les Gouverneurs d'Isles.



# HISTOIRE DE L'ADMIRABLE DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

---

---

## LIVRE HUITIÈME.

---

---

### CHAPITRE LIII.

*De la fin du Gouvernement de Sancho Pança.*

**I**L n'y a rien de stable en ce monde, s'écrie Cid Hamet, Philosophe Mahometan; les faisons se détruisent l'une l'autre: le tems passe & se renouvelle incessamment: le jour succede à la nuit, & les ténèbres à la lumière: c'est un changement continuel, & une révolution perpetuelle. Mais la seule vie de l'homme se ressent de cette inconstance, sans se renouveler jamais, si ce n'est dans l'autre monde, où il n'y a plus de changement. Cette réflexion morale de notre Auteur, par laquelle il semble qu'il ait dessein de nous donner des idées d'une étendue infinie, n'a d'autre objet que la fin du Gouvernement de Sancho, qui avec de si heureux commencemens, s'en alla si-tôt en fumée, qu'il semble que ce n'ait été qu'un

LIV. VIII.  
CHAP.  
LIII.

LIV. VIII.  
CHAP.  
LIII.

songe, tant il y a peu de fondement à faire sur les présens de la fortune. Notre Gouverneur étant dans son lit la septième nuit de son Gouvernement, & contre l'ordinaire des Gouverneurs, plus raffasié de procès que de bonne chere, & plus fatigué de faire des Statuts & Ordonnances, & de visiter la Ville, que de tout autre divertissement, il pensoit à se refaire de tant de fatigues dans le sommeil, & commençoit à fermer les yeux, quand il ouit un bruit épouvantable de cris & de cloches, qui lui firent croire que son Isle abîmoit. Il se mit à son séant sur son lit, & prêta l'oreille pour voir si dans cette confusion il ne démêleroit point ce que ce pouvoit être. Et non seulement il ne le devina point, mais un nouveau bruit de trompettes & de tambours se joignant à celui des cris & des cloches, augmenta de beaucoup sa frayeur & son étonnement. Il se leva comme en sursaut, & courant tout en chemise à la porte de sa chambre il vit venir par une galerie plus de vingt personnes avec des flambeaux allumés, & l'épée à la main, qui crièrent : Aux armes, aux armes, Monsieur le Gouverneur, les ennemis sont dans l'Isle, & nous sommes tous perdus si vous ne nous secourez de votre valeur & de votre prudence. Avec ces cris ils abordèrent le Gouverneur, & l'un d'eux le reconnoissant : Armez-vous promptement, Monseigneur, lui dit-il, ou